

le reportage

L'industrie de la mort se trouvait à Auschwitz

Une centaine d'élèves, accompagnés par le ministre de la Défense Steven Vandeput, se sont rendus dans le plus grand camp d'extermination du Troisième Reich. Rescapé de l'enfer, Paul Sobol faisait partie de ce voyage de mémoire.

REPORT
AUSCHWITZ

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

A *rbeit Macht Frei. Le travail rend libre.* L'inscription au-dessus du portail d'entrée du camp nazi d'Auschwitz donne immédiatement froid dans le dos, même s'il y fait plus chaud que d'habitude en cette saison. « *Les effets du changement climatique* », plaisante Teresa Wrona, notre guide polonaise. Le seul moment où elle arborera un sourire... Dès que l'on rentre dans le plus grand camp de concentration et d'extermination du Troisième Reich, on comprend que le bon million de personnes – dont 900.000 Juifs – qui y sont dé-cédées l'ont été dans un endroit que l'on peut difficilement qualifier autrement que d'industrie de la mort. « *Je peux imaginer que la Seconde Guerre mondiale ne signifie pas grand-chose pour les jeunes générations mais il est important de faire ce devoir de mémoire. La guerre est dans les livres d'histoire, mais elle a fait partie du quotidien de nos parents ou grands-parents. Aujourd'hui, c'est important de se rappeler, de se souvenir, pour continuer à en tirer les leçons. Si on connaît aujourd'hui les valeurs de la démocratie et si le projet "Europe" a pu voir le jour, c'est parce qu'on a tiré les leçons du passé. Il faut que cela continue* », explique en préambule Steven Vandeput, le ministre de la Défense (N-VA). « *Parce que comme le disait l'écrivain Max Frisch, le silence des pantoufles est plus à craindre que le bruit des bottes* », enchaîne Michel Jaupart, administrateur général de l'Institut des Vétérans, qui a orchestré cette journée en compagnie de l'un des

derniers passeurs de mémoire, Paul Sobol (lire son interview ci-contre).

La révolte des Sonderkommandos

La visite, organisée pour une douzaine d'écoles belges, est menée tambour battant par Teresa. Le camp de concentration d'Auschwitz I, le camp « souche », est composé de dizaines de hangars en briques bien ordonnés, dont certains présentent des couleurs différentes. « *Certains bâtiments sont rapidement devenus trop petits, et les nazis les ont rehaussés de nouveaux murs de briques, d'où les couleurs différentes* », explique Teresa Wrona. Dans cette partie du camp, qui s'étale sur 6 hectares, près de 70.000 personnes, essentiellement des prisonniers de guerre et des opposants politiques polonais et russes, sont mortes dans des conditions atroces. Mais c'est aussi là que sont aujourd'hui exposées les affaires dont ont été dépouillés les centaines de milliers de Juifs à leur arrivée à Auschwitz II, ou Birkenau. Cette partie du camp est bien plus vaste – plus de 175 hectares. C'est là que se trouve la ligne de chemin de fer qui sépare grossièrement le camp en deux – d'un côté, le camp des femmes, de l'autre, celui des hommes en état de travailler. C'est là que se trouvent les 5 crématoriums, quoique le 5^e se résume à de simples fondations. « *Le four n° 5 n'a pas pu être achevé, parce que les Allemands perdaient la guerre, et avaient d'autres préoccupations, comme la révolte des Sonderkommandos* », explique notre guide. Cette unité spéciale, essentiellement composée de Juifs triés sur le volet par les SS sur la base de leur force apparente et de leur âge, était chargée d'accompagner

les victimes dans les chambres à gaz, d'en sortir les corps après les voir dépouillés de leurs bijoux, de leurs dents en or... « *Ils en avaient marre d'attendre que les Polonais avec qui ils avaient des contacts à l'extérieur ne leur viennent en aide. Ils se sont révoltés, ont réussi à tuer trois SS, à détruire deux fours mais ont été réprimés très lourdement. Ce qui explique leur geste ? Ils n'avaient aucun espoir de survie. Ils étaient les yeux du génocide. Ils ne pouvaient pas être épargnés tandis que les hommes et les femmes dans le camp avaient encore l'espoir infime de s'en sortir* », poursuit Teresa Wrona.

Les passeurs de mémoire

A Birkenau, les Juifs, essentiellement, ont perdu leur dignité d'abord, la vie ensuite. Les montagnes d'affaires rapatriées dans les blocks d'Auschwitz I témoignent de l'industrialisation massive de leur mort. Une pièce complète est remplie de bagages, marqués par les Juifs eux-mêmes « *pour les retrouver plus facilement après, pensaient-ils* ». Une pièce dédiée aux prothèses, majoritairement de jambes, « *parce qu'il y avait beaucoup de prisonniers qui avaient déjà combattu en 14-18* ». Une autre pleine de chaussures, « *des plus grandes aux plus petites, car les bébés étaient aussi exécutés. Les SS disaient qu'ils pourraient les tuer plus tard, devenus grands.* » Un amoncellement de lunettes, un monticule de cheveux, un assemblage de vêtements d'enfants : ces pièces sont les derniers témoins matériels qui doivent servir aux « passeurs de mémoire »... ■

F.M.

Paul Sobol « Montrer aux jeunes que ce n'est pas un décor de cinéma »

ENTRETIEN

Paul Sobol a 90 ans. Parti de Malines le 31 juillet 1944, il débarque à Auschwitz-Birkenau trois jours et trois nuits plus tard. Le passeur de mémoire, comme il se plaît à se définir depuis qu'il a commencé à témoigner de l'horreur des camps dans les écoles à partir de 1987, raconte son arrivée dans « l'industrie de l'extermination ». Entassés dans un wagon où la mort avait déjà frappé avant même d'être machiavéliquement orchestrée par les Allemands pour ses compagnons juifs, ceux qui avaient réussi à poser un pied sur le sol allemand ne savaient absolument pas à quoi s'attendre...

« Je suis arrivé le 3 août 1944. Dans un wagon de marchandises. Nous étions une cinquantaine à y être entassés. Nous avons été débarqués mais nous ne savions pas où nous étions. Ils ont très rapidement séparé les femmes des hommes. C'est comme cela que j'ai perdu ma maman. Je ne l'ai plus jamais revue (elle est décédée quelques mois plus tard du typhus dans la partie du camp réservée aux femmes à Birkenau, NDLR), alors que je voyais mon papa, qui avait 45 ans et travaillait dans un autre Kommando. J'avais 18 ans. Il faisait chaud. On nous a complètement déshabillés et on nous a marqués avec un numéro après nous avoir tondus. Partout. On m'a rasé le pubis, en dessous des bras. Partout... On m'a ensuite marqué le bras gauche. D3635. Je ne comprenais pas... »

Le début d'une abominable entreprise de déshumanisation...

Complètement. Dans ce camp, tout était organisé pour casser la solidarité entre les gens, pour nous humilier. L'appel, par exemple, durait très longtemps (19 heures, nous dira notre guide, NDLR) mais n'avait pour but que de nous faire tenir debout sans bouger, pour nous décourager, pour saper notre moral.

La faim, permanente, les couchettes insalubres, le travail de forçat. Comment expliquez-vous que vous vous en soyez sorti ?

La chance... La finalité du camp d'Auschwitz était l'extermination pour tout le monde, d'une manière ou d'une autre, mais j'ai eu de la chance. J'étais jeune, j'ai été placé à droite plutôt qu'à gauche à la sortie du wagon. Ceux qui étaient emmenés à gauche étaient directement transférés vers les chambres à gaz et les fours crématoires, les vieux, les très jeunes, les invalides... Moi, j'ai été placé en quarantaine. Je pouvais devenir un esclave. Pour apprendre à mourir au travail.

Une force de caractère hors du commun vous a-t-elle aidé à tenir ? Ou est-ce l'égoïsme né d'un instinct de survie ?

Les deux sans doute... (long silence). Chacun devait se débrouiller, pour manger un peu plus, pour éviter d'être frappé... Si je devais vous raconter comment j'ai survécu, on y passerait la nuit... Si, une photo m'a aidé... Quand j'avais 16 ans, je fréquentais une jeune fille. Ce n'était pas comme aujourd'hui, nous étions très « fleur bleue » à l'époque. Sa photo, qu'elle m'avait fait parvenir dans un petit colis tout juste avant que je ne sois embarqué, je l'ai gardée tout le long du trajet dans le wagon vers Auschwitz, dans mon poing droit, et puis dans la poche de mes habits de bagnard... Cette petite photo, c'était comme un petit talisman ; c'est sans doute elle qui m'a aidé à tenir. Elle s'appelait Nelly. Et quand je suis enfin revenu en Belgique en 1945, elle m'attendait. Et elle est devenue ma femme (Nelly Vandepaer est décédée en 2012, NDLR). Elle m'a donné deux enfants, trois petits-enfants. Et bientôt un arrière-petit-enfant, puisque ma petite-fille, qui a 32 ans, a enfin décidé de s'y mettre (il rit avant de redevenir très vite solennel). Mais, c'est vrai, j'ai appris à

être égoïste dans ce camp. Et ça va vous paraître bizarre, mais l'expérience du camp m'a ensuite aidé à devenir ce que je suis, à faire quelque chose de bien de ma vie. Quand je suis rentré à Bruxelles, j'avais 19 ans et j'ai très vite compris que j'allais devoir me débrouiller seul pour m'en sortir. Je savais dessiner, j'ai créé une entreprise de publicité... et je m'en suis tiré. Plutôt bien. J'avais 18 ans quand j'ai connu les camps. J'en ai 90, et je suis toujours vivant...

Avez-vous jamais parlé de tout cela à vos deux enfants ?

Jamais. Et je ne le ferai pas. Ce qu'ils savent, c'est au travers des témoignages que je donne dans les écoles. J'en vois quatre la semaine prochaine à Charleroi et quatre à Liège la semaine suivante.

Pourquoi ne leur avoir jamais parlé de ce que vous avez vécu ?

(il ne répond pas). C'est important, pour les jeunes, de voir et de savoir. Si je viens à Auschwitz, c'est parce que je n'ai pas d'autre endroit en Belgique pour me recueillir sur la tombe de mes parents, mais aussi parce qu'il est important de faire savoir aux jeunes que ce qu'ils voient, ce n'est pas un décor de cinéma. L'avenir, ce sont eux. Les jeunes doivent réfléchir à cela. Ils doivent apprendre à s'interroger, à comprendre ce que disent nos politiciens, à ne pas se laisser bourrer le crâne par des gens qui vous promettent n'importe quoi.

Vous ne comprenez pas à l'époque... ?

Non, à l'époque comme vous dites, quand j'étais jeune, j'étais insouciant. Je ne pensais qu'à vivre ma vie, tranquillement. Aujourd'hui, je voudrais que les jeunes sachent quoi faire de leur vie. Il faut leur donner des raisons de croire en l'avenir. ■

Propos recueillis par
F. M.

COMMENTAIRE

FRANÇOIS MATHIEU

L'INDICIBLE

Nous nous acheminons vers les bus, tranquillement, pour rejoindre le camp de Birkenau. Paul Sobol et moi parlions de nos enfants respectifs, de leur avenir, de leurs préoccupations. De leur vie. La question m'est venue naturellement : pourquoi ne jamais avoir parlé

de son expérience dans les camps avec ses enfants, alors qu'il en parle si facilement avec d'autres ? Tous les autres. Il n'a pas répondu à cette question. La seule. Pourquoi ? La réponse m'est venue dans l'avion, au retour. Comme une évidence. On ne parle pas de l'horreur avec tout le monde. Le machiavélisme destructeur de la Kommandantur ne se confie pas à ceux avec qui l'on partage son intimité. Parce qu'on se sent forcément coupable d'être l'un

des rares rescapés. Parce que ses enfants le renverraient aux faiblesses qu'il n'a pas eu le courage d'assumer pour assurer sa survie. Il fallait être sacrément dur, égoïste, avoir parfois trahi l'humanité qui est en soi pour revenir vivant de l'enfer. Ce faisant, les nazis auraient gagné la bataille de la déshumanisation. Cela ne se dit pas. Et maintenant, je m'en veux de lui avoir posé la question. Parce qu'Auschwitz, en un mot, c'est l'indicible.